

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

AKEDYSSÉRIL

ILLUSTRATIONS DE G. ROCHEGROSSE



PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

1906

LA CONCEPTION DU DOUBLE chez Villiers de l'Isle-Adam

par Irène Mainguy

A la suite d'*Azraël*, ou conte de *l'Amour Suprême*, nous allons poursuivre ici l'étude du sens initiatique d'un autre conte intitulé *Akëdyssérl*. Selon la classification de Maria Deenen, ce conte poursuit le cycle « villérien » qualifié d'archéologique (1). Ce récit d'inspiration hindoue se déroule à Bénarès, au bord du Gange, lieu mythique où Villiers y dépeint son orient idéal, fait de mirages, de féeries et d'excès. (Voir les deux précédents articles sur Villiers de l'Isle-Adam parus dans *l'Esprit de Choses* N°27 et N°29).

Ce conte d'une cinquantaine de pages fut publié pour la première fois dans un numéro de la *Revue Contemporaine*, du 25 juillet 1885, puis en 1886 chez l'éditeur Brunhoff qui avait commandé un roman à Villiers de l'Isle-Adam. L'écrivain, méprisant ce genre littéraire avait proposé de publier à la place une longue nouvelle qu'il mit six mois à rédiger. C'est ainsi que naquit *Akëdysseril*.

Villiers disait sur ce sujet : *je suis depuis longtemps, obsédé dans mes rêves par la vision précise, hallucinante, d'une ville orientale, étagée sur le Gange : Bénarès. Cette ville, je veux la peindre telle que je la vois, telle que réellement elle exista dans le passé ; ce sera une peinture directe et saisissante et non une reconstruction livresque comme Salammbô.*

Dans une autre publication, et chez un autre éditeur *Akëdysseril* achève une série de contes regroupés sous l'appellation de *l'Amour Suprême*.

AVIS CONTRASTES SUR LA VALEUR DE L'OEUVRE

Très critique, Max Daireaux décrit en ces termes le conte d'*Akëdyssérl* : *Sincère dans sa conception, mais son style ne l'est point. Il est volontairement fabriqué, avec des éléments sonores et voyants, mais dont les sons et les couleurs détonnent. Il est incorrect et se pare d'une fausse somptuosité de commande faite pour étonner. Ainsi Akëdyssérl, œuvre faussée, dont la substance est belle et la chair émouvante, nous échappe, à cause même de cette armure de clinquant qui la revêt et dont elle prétend nous éblouir* (2).

Alan Raitt qualifie *Akëdysseril* de *texte prolix et prétentieux, dans la tradition de l'Annonciateur*, où Villiers aurait transposé dans un rutilant décor indien le thème wagnérien du Liebestod, de la mort par amour (3).

A ces reproches, les contemporains de Villiers répondent, tel Léon Bloy : *Akëdyssérl est une des choses les plus belles et les plus grandissimes belles de*

(1) Deenen Maria : *Le merveilleux dans l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, Librairie Georges Courville, 1939.

(2) Daireaux Max : *Villiers de l'Isle-Adam, l'homme et l'œuvre*, Paris, Desclée de Brouwer, 1936 ; pp. 386 à 400.

(3) Raitt Alan : *Villiers de l'Isle-Adam, exorciste du réel*, Paris, Librairie José Corti, 1987 ; p.291-292.

ce siècle (4). Victor-Emile Michelet considère que c'est dans les œuvres de sa forte maturité, surtout dans *Akëdysséril, l'Eve Future* et dans *Axël* que les phrases deviennent par delà leur sonorité profonde, par delà leur signification première et apparente, lourdes de significations latentes et de mûre certitude (5) ou encore Stéphane Mallarmé qui dans une correspondance avec Villiers s'exprime ainsi : *Quel éblouissement qu'Akëdysséril : je ne sais rien de plus beau et ne veux plus rien lire après cela* (6), et peu après, encore plus dithyrambique, déclare : *je ne connais rien, dans tout ce qu'ont écrit ceux du passé, nos maîtres, que ne dépasse ce prestigieux morceau* (7).

Maurice Maeterlinck considère que c'est la plus éclatante, la plus sonore prose française qu'on ait écrite depuis les *Oraisons funèbres de Bossuet* et les grandes pages de Chateaubriand (8). Camille Mauclaire a déclaré que les cinquante premières pages d'*Akëdysséril* dépassent tout ce que Flaubert a écrit (9), et enfin, Paul Valéry a préféré à *Salambô* ce conte : d'antiquité fabuleuse toute libre (10).

De ces concerts de louanges aux critiques les plus acerbes il est nécessaire de faire la part des choses. Néanmoins, en Akëdysséril on peut considérer, tant par les conceptions philosophiques qui y sont développées et la manière dont y est aménagé le suspens, qu'on doive reconnaître là un chef-d'œuvre. On sait que les héros secondaires doivent mourir, mais tout est dans l'art et la manière d'y parvenir, ce en quoi se tisse tout le suspens du récit.

L'AMOUR ET LA MORT DANS AKËDYSSERIL

Si l'amour absolu était possible un seul moment, les deux mortels qui l'auraient éprouvé quitteraient la terre à l'instant même sous le choc fulgurant de cette foudre bienfaisante. Ainsi se résume le captivant poème d'Akëdysséril où sont confrontés le drame de l'amour spirituel et la soif du pouvoir temporel.

Ce thème s'apparente à la conception de l'amour et de la mort dans *Tristan et Yseult* de Wagner pour lequel Villiers avait la plus grande admiration et qu'il a eu l'occasion de rencontrer en 1869 et 1870 à Triebischen. On peut penser qu'il a subi là à sa manière l'influence romantique de son époque.

Villiers oppose une veuve nommée Akëdysséril, avide de conquête et de pouvoir, ayant détourné à son profit l'héritage de la couronne, au prince héritier, Sedjnour et sa fiancée Yelka, épris l'un de l'autre, indifférents aux fastes du pouvoir. Pour ne pas mettre en péril les prérogatives de la souveraine, les deux adolescents sont impitoyablement condamnés à mort, mais, dans une noble et royale pitié, la reine Akëdysséril, cette ambitieuse fille de berger, a demandé

(4) Villiers de l'Isle-Adam, *Œuvres complètes*, Ed. Gallimard, coll. La Pléiade, 1986. TII, p.1123.

(5) Michelet Victor-Emile, *Villiers de l'Isle-Adam*, Librairie Hermétique, 1910, p.50 et 51.

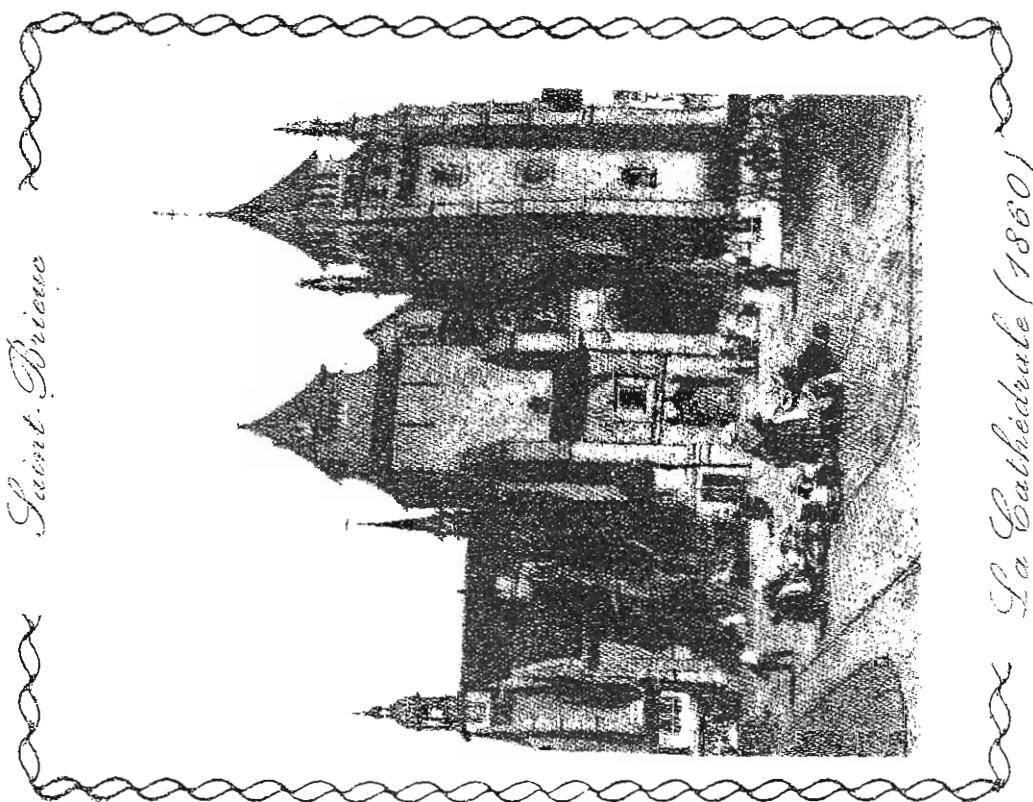
(6) Mallarmé, *Correspondance*, T.II, p.293.

(7) *Ibid*, T.IV, p.497.

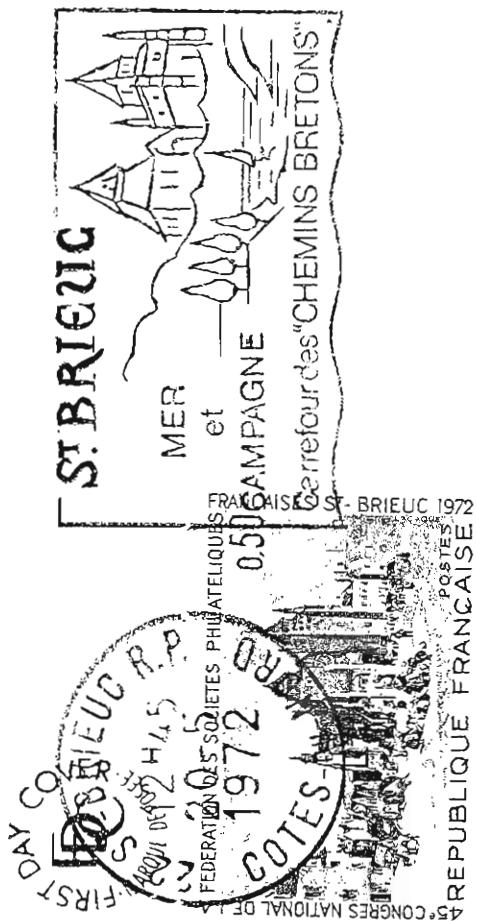
(8) Maeterlinck Maurice, *Bulles bleues*, Monaco, éditions du Rocher, 1947, pp.198-199.

(9) *La revue*, 15 avril 1907.

(10) Valéry Paul, *Œuvres*, Paris Bibliothèque de la Pléiade, 1957, T.1, p. 615.



Saint-Brieuc



PREMIER JOUR
D'EMISSION
—
FIRST DAY COVER

Saint-Brieuc – Ville natale de
VILLIERS de l'ISLE-ADAM

au prêtre de Shiva qu'ils meurent d'une joie si absorbante que la mort leur semblât préférable à la vie. Peu avant que ne se réalisent ses noirs desseins, la Reine doit quitter Bénarès un certain temps pour guerroyer et laisse au Grand Pontife le soin d'accomplir cette funeste besogne. Lorsqu'elle revient dans sa capitale, Akëdysseril se sent trahie en apprenant la manière dont est mort le couple princier. Elle se rend dans le temple de Shiva en fureur pour invectiver le Grand Pontife. Celui-ci demeure impassible, il est décrit comme pareil à *un squelette qui n'est plus qu'une parole vivante*. Elle lui demande pourquoi il a désobéi à Shiva en faisant souffrir les deux fiancés et en les empêchant de s'unir.

Akëdysseril avait parlé de mort céleste comme seule fin heureuse et issue possible pour le couple de princes fiancés. Sa volonté bafouée, elle se dresse, debout, dans une immense colère, menaçant de venger les deux enfants en anéantissant le temple, puis de passer sur ses ruines avec son armée.

ENTRE ASCETISME ET PASSION

Le prêtre de Shiva, sage ascète, ne se laisse perturber par aucun sentiment humain. Il laisse Akëdysseril se répandre en torrents de colère auxquels il objecte, à la menace de destruction du temple :

L'Esprit qui anime et pénètre ces pierres est le seul temple qu'elles représentent : lui révoqué, le temple en réalité n'est plus. Tu oublies que c'est lui seul, cet Esprit sacré, qui te revêt toi-même, de l'autorité dont les armes ne sont que le prolongement sensible (11).

Villiers décrit dans ce prêtre de Shiva un être lucide, détaché de tout, en quelque sorte un « délivré vivant », semblable au *Maître Janus d'Axël* ; voici son portrait :

La géante nudité de ce vieillard aux reins ceinturés d'un haillon sombre, - et dont l'ossature décharnée, flottante en une peau blanchâtre aux bruissantes rides, semblait lui être devenue étrangère, - se détachait sur l'ensanglantement des lourdes draperies.

L'impassibilité de cette face, au puissant crâne décillé, imberbe et chauve, qu'effleurait en cet instant, sur le fuyant d'une tempe, le feu d'une tache solaire, imposait le vertige. Au creux de ses orbites, sous leurs arcs dénudés, veillaient deux lueurs fulgurales qui semblaient ne pouvoir distinguer que l'Invisible.

Entre ces yeux se précipitait un ample bec d'aigle sur une bouche pareille à quelque vieille blessure, devenue blanche faute de sang – et qui clôturait mystiquement la carrure du menton. Une volonté brûlait seule en cette émaciation qui ne pouvait plus être appréciablement changée par la mort, car l'ensemble de ce que l'Homme appela la Vie, sauf l'animation, semblait détruit en ce spectral ascète (11).

(11) Villiers de l'Isle-Adam, *Oeuvres complètes, Akëdysseril*, ed. établie par Alan Raitt et Pierre-Georges Castex avec la collaboration de Jean-Marie Bellefroid, Ed. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1986, Vol.II, pp.101 à 127.

Loin d'accomplir sa promesse, et de conduire le couple princier Yelka et Sedjnour par les chemins de l'Amour vers cette éternité de bonheur qui se résout dans la mort, le prêtre « les a fait saigner à n'en plus guérir ». C'est par des paroles, suivies d'affreux silences, qu'il les a inquiétés, troublés exaspérés. Les tenant séparés l'un de l'autre, tour à tour, il les a fascinés, éblouis, insinuant dans leur cœur la trahison et le doute, ne suscitant en eux l'espoir que pour les décevoir. Il a eu l'art de leur infliger, à sa manière, cette *torture par l'espérance*, dont Villiers dans un autre conte sut décrire, avec toute la subtilité voulue, les supplices raffinés dans les cachots de l'inquisition où était retenu prisonnier un malheureux juif (12). Enfin, le prêtre suscita en eux la souffrance de la jalousie et meurrit leur tendresse, jusqu'au jour où, ne pouvant plus endurer les affres de cette terrible agonie, ils se donnèrent la mort de désespoir.

Le Pontife resté impassible répond à Akëdysséril que si son amour nuptial fut étoilé, il ne fut pas divin : les choses contingentes la troublant en lui ôtant tout caractère d'absolu ; il lui dit en ces termes : *rappelle-toi, - déjà favorisée d'un sceptre, l'esprit troublé d'ambitieuses songeries, l'âme disséminée en mille soucis d'avenir, il n'était plus en ton pouvoir de te donner toute entière. Chacune de ces choses retenait, au fond de ta mémoire, un peu de ton être et, ne t'appartenant plus en totalité tu te ressaisissais obscurément et malgré toi – jusqu'en ce conjugal charme de l'embrassement – aux attirances de ces choses étrangères à l'Amour. ? ... Pourquoi, dès lors, t'étonner, Akëdysséril, de survivre au péril que tu n'as pas couru ? ... Comment la possession t'aurait-elle tuée, d'un être – dont la perte même te voit vivre ? ...*

Au moment où Akëdysséril ne se maîtrisant plus, veut mettre ses menaces de mort à exécution, le prêtre écarte les tentures et lui montre un lit de marbre noir sur lequel le couple enlacé repose dans la pose amoureuse où la mort les surprit. Sur leurs visages une profonde extase est peinte, telle, qu'ils semblent incarner « le rêve d'une volupté seulement accessible à des cœurs immortels », et les tourments du doute et de l'attente où se rejoignent les abîmes de douleur et de joie lorsqu'ils eurent la possibilité de se rejoindre. Le supplice eût été pour eux de survivre à « la joie dont la soudaineté les avait foudroyés ».

Le prêtre explique ainsi le résultat de son œuvre : *une loi des dieux a voulu que l'intensité d'une joie se mesurât à la grandeur du désespoir subi pour elle : alors seulement cette joie, se saisissant à la fois de toute l'âme, l'incendie, la consume et peut la délivrer... Tu regardes un but et ne t'inquiètes point de l'unique moyen de l'atteindre. Tu demandas s'il était au pouvoir de la Science divine d'induire deux êtres en ce passionnel état des sens où telle subite violence de l'Amour détruirait en eux, dans la lueur d'un même instant, les forces de la vie ? ... C'est en ce vide seul que l'Amour, enfin, peut librement pénétrer les cœurs et les sens et les pensées au point de les dissoudre en lui d'une seule et mortelle commotion !*

(12) Ibid, *la Torture par l'espérance*, Vol.II ; pp.361 à 366.



Villiers de l'Isle-Adam.

Par F. Vallotton.

(Remy de Gourmont, *Le Livre des Masques*,
édit. du *Mercure de France*.)

... Ils gardaient l'attitude, encore où la Mort – que, sûrement, ils n'avaient point remarquée – était venue les surprendre effleurant leurs êtres de son ombre. Ils s'étaient évanouis, perdus en elle, insolitement, laissant la dualité de leurs essences en fusion s'abîmer en cet unique instant d'un amour – que nul autre couple vivant n'aura jamais connu.

Et ces deux mystiques statues incarnaient ainsi le rêve d'une volupté seulement accessible à des cœurs immortels.

... Oui, la résurrection, trop subitement délicieuse, de tant d'inespérées et pures ivresses, le contrecoup de cette effusion enchantée, l'intime choc de ce fulgurant baiser, que tous deux croyaient à jamais irréalisable, les avaient emportés, d'un seul coup d'aile, hors de cette vie dans le ciel de leur propre songe. Et certes, le supplice eût été, pour eux, de survivre à cet instant non pareil !(13).

LA VANITE DES SENTIMENTS ORDINAIRES

Villiers ne croit pas à la durabilité de l'amour humain sur cette terre, l'amour- passion est selon ses termes « vanité sur mensonge, illusion sur inconscience, maladie sur mirage ». L'amour réel est l'amour du divin et de ses reflets : le beau et l'idéal.

Ils s'étaient évanouis, perdus en elle insolitement laissant la dualité de leurs essences en fusion s'abîmer en cet unique instant d'amour.... . La fin d'Axël, sombre tragédie qui met en scène la lutte entre la spiritualité et la passion, propose une vision identique. L'héroïne Sara renonce à l'amour pur de Dieu en refusant la Lumière, l'Espérance et la Vie, elle reste au seuil du monde religieux. Parallèlement Axël doutant de la parole de Maître Janus renonce aussi à la Lumière, l'Espérance et la Vie, refusant de franchir le seuil du monde occulte qui correspond au seuil de l'initiation selon la conception de Villiers. Le renonciateur et la renonciatrice se retrouvent unis dans le monde passionnel un court moment, préférant poursuivre cet instant, l'immortalisant en instant d'éternité, ce qui fait dire à Sara : « maintenant, puisque l'Infini seul n'est pas un mensonge, enlevons-nous, oublieux des autres paroles humaines, en notre même infini ! ».

LA QUETE DE L'AUTRE PAR LA REALISATION DE L'ANDROGYNE

L'auteur de *l'Eve Future* songe t-il à la reconstitution de l'androgynie mystique du couple primordial qui, lorsqu'il est reconstitué, n'a plus de raison de poursuivre son itinéraire en ce monde, tel Galaad, qui après avoir vu la coupe du Graal demande à passer de la chevalerie temporelle à la chevalerie spirituelle ?

(13) Villiers de L'Isle-Adam, *Akédyssérl et autres contes*, Ed. d'aujourd'hui, 1978, pp.197 à 250.

Villiers développe souvent cette idée d'un itinéraire à parcourir jusqu'à un point idéal, qui, lorsqu'il est franchi, propose et exige pour accéder à une autre dimension, la nécessité de mettre un terme à la vie immédiate. Le franchissement de la mort s'impose dès lors comme l'apothéose d'un idéal qui se réalise, notamment lorsqu'il s'agit de la reconstitution du couple parfait. «La mort des amants» par delà le parfum d'un exotisme littéraire pourrait bien s'inspirer de la vie des époux célestes qu'engendrent l'amour et la sagesse selon Swedenborg, en aboutissant à la perfection, par l'unité de deux « demi-hommes » (14).

ENTRE LE RELATIF ET L'INFINI

On voit décrit dans ce conte la relativité des passions, et l'Amour vrai qui lui ne peut trouver une issue que dans un au-delà qui dépasse les couples d'amants. Ainsi dans tel ouvrage, la mort sépare *Véra* et son époux et la clef reste comme un gage d'espérance (15). Lysiane d'Aubelleyn devient la Béatrice de Dante pour le narrateur à partir du moment où sous le voile mortuaire elle a prononcé ses voeux (16). Dans *l'Eve future*, un naufrage engloutit Hadaly, dont il ne subsiste que le souvenir (17).

Axël et Sara marchent à la mort pour trouver l'Infini. Il semble bien aussi que dans cet esprit, la mort soit comme l'épée placée entre Tristan et Yseult sur leur couche.

La vision radicale de Villiers amène à se poser les questions suivantes : Ici-bas, l'accord est-il destiné à être brisé et toujours limité ? Pourquoi ? L'Infini donne-t-il cet accord parfait ? De quelle manière ? Quel est cet Infini pour Villiers ? Cet Infini, idéal qui ne serait accessible que par une rupture avec toute attache terrestre, intervient de façon inéluctable et mystérieuse dans le dénouement du drame (dans *Axël*, *Akëdyssérl*, etc.). En ce qui concerne *Véra*, l'approche de l'Infini est très pragmatique, Villiers dit au sujet de ses deux héros : *par contre, certaines idées, celles de l'âme, par exemple, de l'infini, de Dieu même, étaient comme voilées à leur entendement. La foi d'un grand nombre de vivants aux choses surnaturelles n'étaient pour eux qu'un sujet de vagues étonnements.*

L'Universel chez Villiers est assimilable à L'Infini et l'individuel au fini. L'Infini contient tout et ne laisse rien en dehors du Soi. Il fustige sans pitié les travers de l'homme ordinaire, fini, dont l'action se situe entièrement au plan humain, sans aspirations vers le ciel. Il en a forgé le prototype caricatural dans Le personnage de Tribulat Bonhomet que l'on retrouve dans son récit intitulé *Claire Lenoir*. Seuls les héros villériens, que nous venons de citer plus haut, recherchent cet Infini qui exclut toutes limitations quelles qu'elles soient et ne

(14) Arnold : *l'Esotérisme de Baudelaire*, Librairie philosophique Vrin, 1972, pp.162-163.

(15) Œuvres complètes, ibid, *Véra*, vol.I, pp.1346 à 1348.

(16) Ibid, vol.II, *l'Amour Suprême*, p.3.

(17) Ibid, Vol.I, *L'Eve Future*, pp.1429 à 1554.

laisse rien en dehors du Soi. Par le biais d'une rencontre, Villiers met en scène deux entités homme/femme qui devaient se retrouver de toute éternité, réalisant l'Homme Universel qui s'identifie à l'Infini.

QUETE D'UNITE DANS L'AMOUR IDEAL

On retrouve dans l'œuvre de Villiers l'Idéalisme et le réalisme de Platon.

On dit d'une personne qu'elle est idéaliste si elle s'attache à un idéal au dessus de la réalité habituelle. A l'inverse, un réaliste vit dans le monde quotidien et s'en arrange. Dès lors, on peut considérer que Villiers, à la manière platonicienne, est à la fois idéaliste et réaliste, puisqu'il affirme la Réalité suprême des Idées.

Villiers a la nostalgie de l'unité perdue, de cette unité qu'il pressent si fort intérieurement. Ses héros, sortes d'élus, reflets de son idéal élevé, cherchent à combler ce manque qu'ils ressentent en eux par la réalisation de l'amour, en se projetant dans un au-delà idéal qui permet de se dépasser soi-même.

Ainsi, dans le conte intitulé l'Amour Suprême, l'héroïne Lysiane d'Aubelleynne, retourne une dernière fois dans le monde avant de prendre définitivement le voile. Spectatrice d'un bal, à la veille d'un choix irréversible, cette « anti Sara d'Axël », défend son choix irréversible en ces termes :

Voyez, continua-t-elle ; certes, ils sont beaux et séduisants, les sourires, les regards de ces vivants qui tourbillonnent sous ces lustres ! – Ils sont jeunes, ces fronts, et fraîches sont ces lèvres ! Pourtant, que le souffle d'une circonstance funeste passe sur ces flambeaux et brusquement les éteigne ! Toutes ces irradiations s'évanouissant dans l'ombre cesseront, momentanément, de charmer nos yeux. Or, sinon demain même, un jour prochain, sans rémission, le vent de la Nuit, qui déjà nous frôle, perpétuera cet effacement. Dès lors, qu'importent ces formes passagères qui n'ont de réel que leur illusion ? Que sert de se projeter sous toute clarté qui doit s'éteindre ? Pour moi, c'est vivre ainsi qui serait déserter. Mon premier devoir est de suivre la Voix qui m'appelle. Et je ne veux désormais baigner mes yeux que dans cette lumière intérieure dont l'humble Dieu crucifié daigne, par sa grâce ! embraser mon âme. C'est à lui que j'ai hâte de me donner dans toute la fleur de ma beauté périssable ! – Et mon unique tristesse est de n'avoir à lui sacrifier que cela.

Là encore dans ce récit il y a une rencontre entre Lysiane d'Aubelleynne et le conteur, lequel n'est pas un homme ordinaire, car il conclut après avoir répondu à son invitation de prise de voile au Carmel (ce conteur, sans nom, est probablement Villiers lui-même qui rêve tout haut): *le sublime adieu de cette grande ensevelie avait consumé désormais l'orgueil charnel de mes pensées. Et, depuis, grandi par le souvenir de cette Béatrice, je sens toujours, au fond de mes*



Fac-simile du programme d'Elén.

prunelles, ce mystique regard, pareil sans doute à celui qui, tout chargé de l'exil d'ici-bas, remplit à jamais de l'ardeur nostalgique du Ciel les yeux de Dante Alighieri (18).

VIE ET MORT OU DEUX ASPECTS DU DOUBLE

Dans *Claire Lenoir*, Villiers développe ainsi abondamment sa conception de la mort : *La Mort, c'est l'Impersonnel ; c'est la réalité de ce qui maintenant n'est que vision. Il est certain, pour moi, que nos actions y deviennent un second corps et que le passé se réaffirme dans la Mort comme de la chair. Le Passé est une ombre, et nous sentons bien, d'instinct, que la Mort est le domaine des ombres.* – *La Mort et la Vie ne sont que de rigoureuses conséquences de la dialectique éternelle ; et, par cela même que ce sont des nécessités, constituant la double face de l'Existence, elles trouvent, comme le reste, en effet, leur essence dans l'Esprit. La Pensée étant donnée, la Mort est donnée par cela même ! a dit le Titan de l'esprit humain : et c'est cela seul qui peut prouver l'Immortalité. Supprimez la Pensée, il restera des substances qui pourront tout au plus être éternelles, mais qui ne seront pas immortelles ; car la Mort ne commence que là où s'éteint et disparaît la Pensée. La Mort, créée par l'Esprit comme la Vie, relève de l'Esprit.*

Et ce que nous appelons la Mort, n'est, en effet que le moyen terme, ou, si vous préférez, la négation nécessaire, posée par l'Idée pour se développer jusqu'à l'esprit, à travers la Pensée (19).

DE L'AMOUR TERRESTRE A L'AMOUR IDEAL

Deborah Conyngham distingue deux catégories d'élues : *Les femmes qui reconnaissent la nécessité de choisir entre l'amour terrestre et l'amour idéal, quelques-unes choisissant l'amour de Dieu (telles Lysiane d'Aubelleyne de l'Amour Suprême, Sione de Santos du prétendant) et les autres ayant préféré l'amour d'un homme élu, finissent par choisir la mort comme le seul moyen d'éviter le désenchantement et de toucher l'idéal qu'elles ont entrevu. Les premières choisissent la mort symbolique, et Villiers souligne toujours cet aspect de la prise de voile ; les autres, comme Sara d'Axël et Morgane du Prétendant, se sacrifient aussi, mais dans un véritable suicide héroïque* (20).

(18) Ibid, vol. II, *l'Amour Suprême*, pp. 3 à 13.

(19) Ibid, vol II, *Claire Lenoir*, p.195.

(20) Conyngham Deborah, *Le silence éloquent*, Paris, Corti, 1975, p.68.

Le thème de la religieuse se retrouve plusieurs fois dans l'œuvre de Villiers. L'entrée en religion et la mort sont deux idées qui semblent conjointes dans sa conception. Outre les exemples déjà cités, on retrouve dans les dernières scènes de *Morgane* (parue en 1886) une mise en scène où le dialogue de Sione et de Morgane a les mêmes premiers accents que ceux de l'entretien de sœur Aloyse et de Sara au couvent. Dans *Duke of Portland*, Miss Helena convertie à la religion orthodoxe a pris le voile. *Sœur Natalia* (paru dans le *Gil Blas* en 1888) est franciscaine du Tiers-Ordre, séduite par un certain Juan avec lequel elle s'enfuit durant six mois, abandonnée, elle revient désespérée à son couvent et par miracle récupère la clé de sa cellule et son voile confiés à la statue de la Madone avant de partir ; celle-ci avait pris sa place, au point que personne ne s'était aperçu de son absence. Dans *Le meilleur amour* (paru dans le *Figaro* en août 1889) Yvaine avait juré à Guilhem que s'il était tué à la guerre, elle se consacrera à Dieu. Mais depuis longtemps, elle est infidèle à cette promesse. Dans *L'Enjeu* (paru dans le *Gil Blas* en juin 1888) on voit le diacre Tussert abandonner sa vocation pour se livrer au jeu et dans le *Nouveau Monde*, Ruth Moore fuit pour ainsi dire le cloître, le château et la mort, etc. .

Entre l'amour et la mort, Villiers semble ne pas choisir et donner raison aux deux formes de sacrifice comme dans les deux premiers paragraphes introductifs de *L'Amour Suprême*:

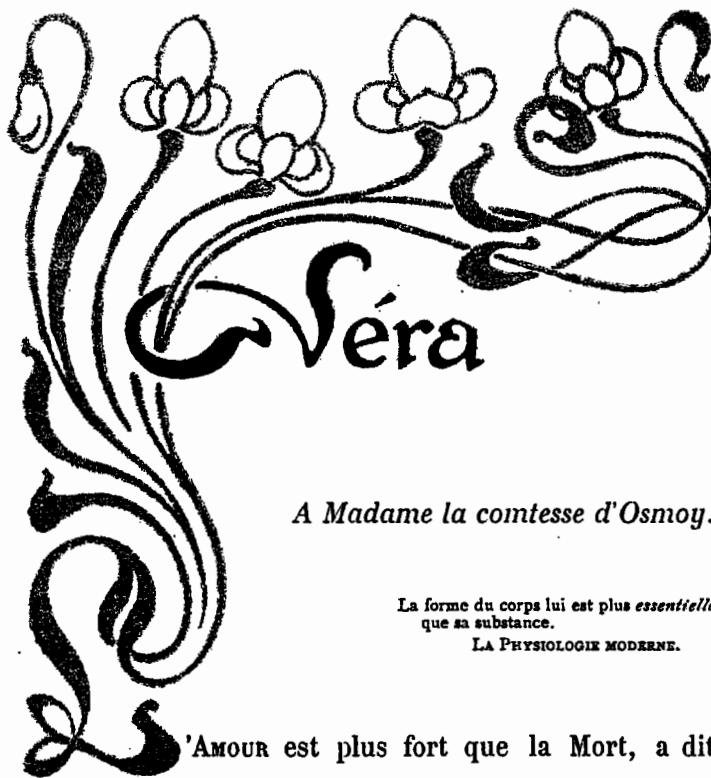
Ainsi l'humanité, subissant, à travers les âges, l'enchante ment du mystérieux Amour, palpite à son seul nom sacré.

Toujours elle en divinisa l'immuable essence, transparue sous le voile de la vie, - car les espoirs, inapaisés ou déçus que laissent au cœur humain les fugitives illusions de l'amour terrestre lui font toujours pressentir que nul ne peut posséder son réel idéal, sinon dans la lumière créatrice d'où il émane

Et c'est aussi pourquoi bien des amants – oh ! les prédestinés ! – ont su, dès ici-bas, au dédain de leurs sens mortels, sacrifier les baisers, renoncer aux étreintes et, les yeux perdus en une lointaine extase nuptiale, projeter, ensemble, la dualité même de leur être dans les mystiques flammes du Ciel. A ces cœurs élus, tout trempés de foi, la Mort n'inspire que des battements d'espérance ; en eux, une sorte d'Amour -phénix a consumé la poussière de ses ailes pour ne renaître qu'immortel ; ils n'ont accepté de la terre que l'effort seul qu'elle nécessite pour s'en détacher (21).

Villiers vit dans la conscience permanente de l'aspect transitoire de l'existence. Toute tentative de prolonger un moment idéal où l'amour est partagé entre deux êtres est pour lui une illusion. Il démontre à plusieurs reprises qu'à ses yeux le seul moment de la vie qui peut perdurer en est le dernier. La mort permet d'éterniser le dernier instant de la vie, c'est pourquoi il doit être le plus beau et le plus noble possible, c'est ce qu'il expose entre autre dans *Akëdyssérl* et *Axël*.

(21). ibid., *L'Amour suprême*, vol .II, p.3.



A Madame la comtesse d'Osmoy.

La forme du corps lui est plus *essentielle*
que sa substance.
LA PHYSIOLOGIE MODERNE.

'AMOUR est plus fort que la Mort, a dit
Salomon : oui, son mystérieux pouvoir est illimité.

C'était à la tombée d'un soir d'automne, en ces dernières années, à Paris. Vers le sombre faubourg Saint-Germain, des voitures, allumées déjà, roulaient, attardées, après l'heure du Bois. L'une d'elles s'arrêta devant le portail d'un vaste hôtel seigneurial, entouré de jar-

Par ailleurs dans le conte intitulé *Véra*, Villiers commence par faire dire à Salomon que *l'Amour est plus fort que la mort et que son mystérieux pouvoir est illimité* (22). Le comte d'Athol refuse la réalité de la mort de son épouse et continue à vivre comme si elle demeurait présente à ses côtés. Pendant un an il poursuit les gestes quotidiens avec la compagnie imaginaire de sa femme *Véra*. *Il vivait double, en illuminé*. Il se souvient et réalise alors qu'elle est morte. L'illusion évanouie, désespéré, il la supplie en ces termes : *Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi ? Indique-moi le chemin qui peut conduire vers toi !*... En guise de réponse, il reçoit la clef du tombeau pour rejoindre sa bien-aimée.

L'AMOUR OUVRE SUR L'INFINI

On peut considérer que Villiers divise l'existence en trois sphères :

- 1) la sphère du divin, ou de l'Infini (terme qui revient souvent sous sa plume).
- 2) La sphère intermédiaire appelée par certains «des âmes sans corps, des esprits désincarnés, celle des visions qui deviennent réelles.
- 3) La sphère d'ici-bas, du monde corporel.

Dès ses premières poésies de jeunesse, Villiers développe déjà ce thème de l'amour associé à l'absolu dans une vision très idéaliste :

*L'amour, c'est l'absolu. Par sa poignante joie,
Un baiser que je donne au baiser me foudroie,
Comme un éclair divin dans l'ombre de mon cœur,
Il ébranle en moi-même une sorte d'abîme,
Où la création se dévoile, sublime,
Dans un spectacle intérieur* (23).

Dans *l'Eve Future*, Villiers définit ainsi sa vision du monde intermédiaire de l'âme : *Je ne pouvais oublier qu'en tout être vivant il est un fond indélébile, essentiel qui donne à toutes les idées, mêmes les plus vagues, de cet être et à toutes ses impressions versatiles ou stables – quelques modifications qu'elles puissent extérieurement subir, - l'aspect, la couleur, la qualité, le caractère, enfin, sous lesquels, seulement, il lui est permis d'éprouver et de réfléchir, appelons ce substrat l'âme si vous voulez* (24).

(22) ibid. *Véra*, vol. I, pp.1264 à 1268.

(23) Villiers de l'Isle-Adam, premières poésies, Œuvres complètes, Paris, le Mercure de France T.IX, p.89.

(24) Ibid, Vol. I, *L'Eve Future*, pp.1465 à 1508.



Frontispice de *Chez les Passants* (éd. 1890), par Félicien Rops.

C'est dans la bouche de Claire Lenoir que Villiers fait un portrait particulièrement corrosif de l'âme ordinaire, sans aspiration, ni entendement : *Il est des êtres ainsi constitués que, même au milieu des flots de lumière, ils ne peuvent « cesser » d'être obscurs. Ce sont des âmes épaisses et profanatrices, vêtues de hasard et d'apparences, et qui passent murées, dans le sépulcre de leurs sens mortels* (25). Ainsi dans *Claire Lenoir* une extraordinaire conversation, en forme « de dialogue de sourds » s'engage entre ces trois entités personnifiées par :

- 1) le sens commun chez Tribulat Bonhomet
- 2) la science et la philosophie chez le Docteur Lenoir
- 3) La foi chez Claire Lenoir

Bonhomet fait l'apologie du sens-commun en ces termes :

Inclinons-nous devant ce divin Sens commun, qui change d'avis à tous les siècles, et dont le propre est de haïr, natalement, jusqu'au nom même de l'âme. Saluons, en gens « éclairés », ce Sens-commun, qui passe, en outrageant l'Esprit, tout en suivant le chemin que l'Esprit lui trace et lui intime de parcourir. Heureusement l'Esprit ne prend pas plus garde à l'insulte du sens-commun que le Pâtre ne prend garde aux vagissements du troupeau qu'il dirige vers le lieu tranquille de la Mort ou du sommeil (26).

Lenoir philosophe scientifiquement et rationnellement sur tout ce qu'il peut cerner : *Où voyez-vous des « bornes » dans l'esprit ? Je suis prêt à prouver que l'entendement de l'Homme, s'analysant lui-même, doit découvrir, en et par lui seul, la stricte nécessité de sa raison d'être, la loi qui fait apparaître les choses et le principe de toute réalité. Bien entendu, je ne parle qu'au point de vue de ce monde, sous toute réserve (s'il en est un autre) de ce que mes sens ne me révèlent pas* (27).

Claire Lenoir objecte au rationalisme froid et scientifique de son époux un idéalisme spiritualiste : *Quand je pense la notion de Dieu, quand mon esprit réfléchit cette notion, j'en pénètre réellement l'essence, selon ma pensée : je participe enfin, de la nature même de Dieu, selon le degré qu'il révèle de sa notion en moi, dieu étant l'Etre même et l'idéal de toutes pensées. Et mon Esprit, selon l'abandon de ma pensée vers Dieu, est pénétré par Dieu – par l'augmentation proportionnelle de la notion vive de Dieu. Les deux termes, au bon vouloir de ma liberté, se confondent en cette unité qui est moi-même : - et ils se confondent sans cesser d'être distincts* (28).

(25) Ibid, Vol. II, *Claire Lenoir* VII, p. 169.

(26) Ibid, Vol. II, *Claire Lenoir* X, p.183.

(27) Ibid, Vol. II, *Claire Lenoir* IX, p. 176.

(28) Ibid, Vol. II, *Claire Lenoir* XII, p.189.

Pour résumer tout ce qui a été dit précédemment, on peut tracer un schéma de quelques-uns des héros et héroïnes de Villiers qui illustre bien cette conception du double. Les personnages de Villiers ne sont pas isolés. Ils ne se laissent comprendre que par rapport à d'autres et dans un ensemble ou dans une organisation inter-réactionnelle, sorte de processus de face à face des personnages.

Schéma des héros et héroïnes de Villiers
du sens commun à l'Infini

INFINI

Messagers de l'Infini :

Le Prince Forsiani (*Isis*), ébauche de M^{tr}e Janus
 Helcias (*l'Annonciateur*)
 Prêtre de Shiva (*Akëdysseril*)
 Maître Janus (*Axël*)

Héros	Héroïnes			
Aspect sombre	Aspect lumineux	Aspect sombre	Aspect lumineux	
Césaire Lenoir-----				Claire Lenoir
Axël-----	Axël-----	Sara-----		Sara
		Akëdysseril-----		Akëdysseril
	Sedjnour-----			Yelka
Comte d'Athol-----				Véra
				Elisabeth (<i>la Révolte</i>)
Témoins malgré eux de l'invisible (aspect sombre et négatif) positivisme-sens commun caricatures du matérialisme du bourgeois épais, dépourvu d'honneur et profondément égocentrique :				
Félix (<i>la Révolte</i>), ébauche de Bonhomet Kaspar d'Auërsperg (<i>Axël</i>) Tribulat Bonhomet				
PROTOTYPE DU SENS COMMUN				

Tribulat Bonhomet n'est pas seulement une caricature, mais le prototype de l'homme ordinaire, du vulgum pecus. Dans *Claire Lenoir*, il revêt une certaine dimension tragique, car il devient celui qui, malgré lui, doit constater scientifiquement un fait qui dépasse les limites de son entendement. Il est témoin de l'Invisible.

En conclusion, on peut considérer l'œuvre de Villiers comme marquée par un éternel désir inassouvi, sorte de mythe de l'inaccessible où la possession détruit l'illusion. Du point de vue où il se place, la connaissance et l'éveil de la conscience génèrent une mélancolie existentielle, parce qu'elle permet nécessairement de se rendre compte de la vanité du monde et de ses apparences, mais aussi de l'impuissance à être, car tout concourt à constater ses limites face à l'Infini et à l'Inconnaissable. De même, dans la fable antique de *l'Amour et Psyché*, l'âme cherche à pénétrer le mystère qui enveloppe l'amour, sans pouvoir comprendre que ce mystère a pour secret sa propre substance.



Tombeau de Villiers de l'Isle-Adam, au Père-Lachaise.

BIBLIOGRAPHIE

- ARNOLD : *l'Esotérisme de Baudelaire*, Librairie philosophique Vrin, 1972.
- BORDEAUX Henry : *Villiers de L'Isle-Adam*, Gand, 1891.
- BORNECQUE Jacques Henry : *Villiers de l'Isle-Adam, créateur et visionnaire, avec des lettres et documents inédits*. Ed. Nizet 1974.
- CASTEX Pierre-Georges: *Autour du symbolisme, Villiers- Mallarmé-Verlaine- Rimbaud*, Librairie Corti, 1955.
- CONYNGHAM Deborah, *Le silence éloquent*, Paris Corti, 1975.
- DAIREAUX Max : *Villiers de l'Isle-Adam, l'homme et l'œuvre*. Ed. Desclée de Brouwer, 1936.
- DEENEN Maria : *Le merveilleux dans l'œuvre de Villiers de L'Isle-Adam*, Paris, G.Courville, 1939.
- DROUGARD : *Les trois premiers contes : Claire Lenoir, l'Intersigne, L'Annonciateur*, Ed. critique, Tome I et Tome II, Puf, 1931.
- GOUREVITCH : *Villiers de L'Isle-Adam ou l'univers de la transgression*, Ed .Seghers, 1971.
- HENNEBICQ José : *Le prince des Lettres françaises : Villiers de l'Isle-Adam*, Ed.Vanier, 1896.
- LA REVUE*, 15 avril 1907.
- LEBOIS : *Villiers de l'Isle-Adam : Révélateur du verbe*. Ed. Messeiller, 1952.
- MAETERLINCK Maurice : *Bulles bleues*, Monaco, éditions du Rocher, 1947.
- MALLARME Stéphane : *Les Miens : Villiers de l'Isle-Adam*. Bruxelles : Lacomblez, 1890.
- MALLARME Stéphane : *Correspondance*, T.II.
- MICHELET Victor Emile : *Les compagnons de la Hiérophanie: souvenirs des mouvements hermétistes de la fin du XIXème siècle*. Belisane : 1977.
- MICHELET Victor Emile : *Nos Maîtres : Villiers de l'Isle-Adam*. Lib. Hermétique, 1909.
- PIERREDON, Georges : *Notes sur Villiers de l'Isle-Adam*. Ed. Albert Messein, 1919.
- RAITT Alan : *Villiers de l'Isle-Adam et le mouvement symboliste*. Ed. José Corti, 1965.
- RAITT Alan : *Villiers de l'Isle-Adam, exorciste du réel*. Librairie José Corti, 1987.
- ROUGEMONT (de) Emile : *Villiers de l'Isle-Adam*. Ed. Mercure, 1910.
- THOMAS Louis : *Le vrai Villiers de l'Isle-Adam*. Ed : Aux armes de France, 1944.
- VALERY Paul : *Œuvres*, Paris Bibliothèque de la Pléiade, 1957, T.1.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Nouvelles reliques*, Librairie José Corti, 1968.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : *Œuvres complètes* en 2 volumes, établies par Alan Raitt et P.G.Castex avec la collaboration de J.P.Bellefroid. Ed .Gallimard : Bibliothèque de la Pléiade, 1986, 1696 p. et p.1780.
- WATTHEE-DELMOTTE Myriam : *Villiers de l'Isle-Adam et l'hégélianisme, étude textuelle de Véra*. Ed Louvain-la-Neuve, 1984.